



Why Not Productions
présente



DENIS PODALYDÈS

SANDRINE KIBERLAIN

BRUNO PODALYDÈS

LES 2 ALFRED

UN FILM DE BRUNO PODALYDÈS

durée : 1H32 - France - 2020- 1.85 - 5.1

AU CINEMA LE 13 JANVIER 2021

DOSSIER DE PRESSE

DISTRIBUTION

UGC DISTRIBUTION

24, avenue Charles de Gaulle

92200 Neuilly-sur-Seine

Tél. : 01 46 40 45 30

RELATIONS PRESSE

Agnès CHABOT

Paulina GAUTIER-MONS

21 Avenue du Maine - 75015 Paris

Tél. : 01 44 41 13 49

agnes.chabot9@orange.fr

pgmpresse@gmail.com



Matériel presse téléchargeable sur www.ugcdistribution.fr

SYNOPSIS

Alexandre, chômeur déclassé, a deux mois pour prouver à sa femme qu'il peut s'occuper de ses deux jeunes enfants et être autonome financièrement. Problème: The Box, la start-up très « friendly » qui veut l'embaucher à l'essai a pour dogme : « Pas d'enfant ! », et Séverine, sa future supérieure, est une « tueuse » au caractère éruptif.

Pour obtenir ce poste, Alexandre doit donc mentir...

La rencontre avec Arcimboldo, « entrepreneur de lui-même » et roi des petits boulots sur applis, aidera-t-elle cet homme vaillant et déboussolé à surmonter tous ces défis?

ENTRETIEN AVEC SANDRINE KIBERLAIN

C'est la deuxième fois que vous travaillez avec Bruno Podalydès ...

Je me sens en famille avec lui. Je m'y suis sentie dès les premiers jours du tournage de « Comme un avion » - j'avais ressenti le même sentiment avec Alain Souchon : on s'était trouvés.

Comme s'il vous avait intégrée dans la troupe qui le suit depuis ses débuts- son frère, Michel Vuillermoz, Isabelle Candelier...

Bruno aime jouer. Au sens premier du terme. Il s'amuse et préfère le faire avec des partenaires de jeu et de vie qu'il apprécie. Quand on rentre dans son univers, je pense qu'on y reste, même s'il adore y greffer de nouveaux venus. Je sais que j'enragerais maintenant si je n'étais pas - même pour un petit rôle - dans ses prochains films.

Quelle a été votre réaction à la lecture du scénario ?

« Comme un avion » était le portrait d'un homme parvenu à la cinquantaine ; un film assez personnel lié à un cap de vie. « Les Deux Alfred » est celui d'une société qui va mal. Sous des airs de ne pas y toucher- un art que Bruno maîtrise à la perfection- le propos est nettement plus violent. Il n'y a pas de pathos- il a horreur de ça !-, on rit beaucoup, mais, derrière la sensibilité, l'humour et la poésie, la violence et la cruauté, qui parcourent la plupart de ses films, y sont plus dévastatrices. Cela m'avait beaucoup marquée à la première lecture. On rit et, en même temps, on est complètement secoués.

Le trio que vous formez avec Bruno et Denis en dit long sur la France d'aujourd'hui...

Oui, ils éprouvent la peur dans laquelle on vit tous : la panique de perdre son travail, le réflexe de s'y accrocher par tous les moyens, quitte à mentir pour le garder, et les désastres psychologiques que cela induit.

Face à ces difficultés, l'attitude des trois personnages est très différente...

Aucun n'est fait pour la vie qu'on leur propose. Même Arcimboldo, le plus joyeux et le plus imaginaire des trois, reste tendu. Mais, c'est vrai, on sent que lui peut s'amuser de tous ces petits boulots qu'il fait dans tous les sens et qu'il peut éventuellement en tirer parti : je me suis toujours dit qu'il y voyait une chance de rencontrer celle qu'il rêve de rencontrer. Pour Alexandre et Séverine, c'est autre chose. Le premier veut tout faire pour reprendre les choses en mains, et c'est irrésistible quand on mesure la pente qui s'ouvre devant lui. Quant à Séverine, j'adore le côté tout d'un bloc qu'elle arbore au début. J'ai beaucoup aimé ce personnage, tellement à cran, tellement guindée, tellement blindée de principes. Elle court après l'excellence dans son entreprise alors qu'elle rêve de danser des claquettes : ça lui donne une dose d'hystérie, un côté borderline avec lesquels Bruno et moi sommes allés très loin.

Pourtant elle n'est pas si caricaturale qu'elle en a l'air...

Elle ne l'est pas du tout. Des filles comme elle, il y en a plein ! J'en vois autour de moi : constamment au bord de la crise de nerfs et entièrement tendues par le cap qu'elles doivent tenir pour être à la fois mères, efficaces au travail et dans leur vie sociale et amoureuse. Elles savent qu'elles peuvent tomber au moindre faux pas et elles ont peur. Mais, comme la Séverine du film, elles donnent l'impression d'être infaillibles et de pouvoir tout maîtriser.

« Pas d'enfant ! ». Que penser de la devise de « The Box », la start-up dans laquelle travaillent Séverine, votre personnage, et Alexandre, qu'interprète Denis Podalydès ?

On ne vit pratiquement que pour nos enfants aujourd'hui. Faire semblant de ne pas en avoir, c'est jongler avec le mensonge qui nous coûte le plus. Mais si, comme dans le film, cela permet d'obtenir une embauche à un âge où on est certain de ne pas en trouver, la plupart des gens s'exécute. Je trouve l'idée géniale et ... totalement déprimante : on vit dans une société prête à faire le grand nettoyage à partir de la cinquantaine.

Si les personnages du film finissent par se rebeller, les machines ne les ont pas attendus : elles sont capricieuses, furieusement autonomes quand elles ne tombent pas en panne. Que penser de ce nouveau monde virtuel ?

Il est sans doute encore plus fragile que les personnages du film. On sent bien que ces appareils supposés infailibles peuvent bugger au moindre petit problème technique. Ils se désinitialisent, partent en vrille...

La généralisation du télétravail et des communications par visioconférences durant le confinement rend l'actualité des «Deux Alfred » encore plus criante...

Le confinement lui a donné une résonance particulière : un fond plus menaçant. On le ressent d'autant plus que le film n'en parle pas directement. Il ne cherche pas à démontrer quoique ce soit. Seulement donner envie de voir, de ressentir.

Vous êtes scénariste, nouvellement réalisatrice («Une jeune fille qui va bien »). Etes-vous intervenue dans l'écriture?

C'est justement parce que je sais ce que c'est d'écrire que je me garderais bien d'intervenir. J'adore, au contraire, être fidèle à ce qu'écrivent les auteurs que j'admire, entrer dans une aventure, un univers, un rythme, un ton. Ce sont des outils pour moi. Je n'ai aucune envie de les transformer. Après, Bruno et moi nous connaissons bien maintenant. Nous entretenons une confiance réciproque qui fait que je peux lui demander des choses, de même qu'il peut m'en demander d'autres, en cours d'écriture, pour se nourrir. On se parle régulièrement, on aime chercher ensemble. On s'amuse. N'ayant que des garçons, il a souhaité, par exemple, que je lui parle de ma relation avec ma fille qui quittait la maison à ce moment-là. Nos conversations ont pu, parfois, déboucher sur une ou deux idées, mais qui allaient toujours dans le sens de ce que lui écrivait. Un scénario de Bruno ? C'est un cadeau ! Je le prends sous le bras, je sais qu'on va faire un film singulier, il n'y a que ça qui compte !

Cette Séverine, comment l'avez-vous préparée ?

Je ne sais pas répondre à cette question parce que je n'ai jamais l'impression de construire un personnage. Quand on me confie un rôle, je le visualise dès la première lecture. Et je fais confiance à mon instinct. Il y a sans doute un travail inconscient qui s'effectue ensuite, je me nourris bien sûr de ce que je vois autour de moi, de ce qu'on m'en dit. « Séverine parle-t-elle vite ? Parle-t-elle fort ? A-t-elle les cheveux attachés ? Comment s'habille-t-elle ? ... » : les réponses que Bruno et moi nous formulions au fur et à mesure m'en indiquaient davantage sur elle. Après, c'est une question de dosage au moment du tournage. « En ai-je fait trop ? Pas assez ? » Mais quand on s'entend bien artistiquement avec un metteur en scène, on ose s'abandonner. Je n'ai peur de rien devant Bruno, Je sais que je ne serai jamais ridicule. Certains metteurs en scène ne vous autorisent pas cela.

Vous dites souvent que le costume est un outil important pour vous...

Il y avait un parcours à trouver entre la working-girl du début, la killeuse, et la femme qui se libère à la fin et qui a rencontré quelqu'un. La robe que porte Séverine lorsqu'elle embrasse Arcimboldo nous importait particulièrement à Bruno et à moi. Je voulais qu'elle évoque l'histoire de princesse qu'elle lit à un moment du film - un peu comme si Séverine devenait la princesse d'Arcimboldo. Bruno et moi avons d'abord envisagé qu'elle soit rouge comme celle de Rachel à la fin de « Comme un avion ». Et puis un jour, ma sœur, Laurence, m'a montré le travail qu'elle faisait avec une styliste - une histoire de dragons qu'elle brodait sur un vêtement. Je l'ai montré complètement par hasard à la costumière puis à Bruno, qui m'a dit : « C'est la robe du film ! ». C'est aussi grâce à Laurence que Séverine porte le chemisier blanc avec des clés noires. Comme souvent, les choses naissent des idées de chacun.

Quel effet cela fait-il de se retrouver sur un plateau entre les deux frères Podalydès ?

Il y a des projets qui illuminent la vie des comédiens. Celui-ci en a fait partie. J'avais joué avec Bruno, très peu avec Denis, des demi-scènes... je connais son travail, autant au théâtre qu'au cinéma, je ne m'en lasse pas, il est, selon moi, l'un de nos plus grands acteurs. Plus il avance en âge, plus je le trouve séduisant, attachant et émouvant. Il peut tout faire. On rit beaucoup avec lui sur un tournage même s'il reste extrêmement concentré.

Est-ce facile de trouver sa place entre Bruno et lui ?

Oui. Je me suis sentie aussi proche de l'un que de l'autre. Ils ne font pas un spectacle de leur complicité . Ils peuvent même se montrer assez distants. Par pudeur, par respect des autres. On sent qu'ils veulent mettre tout le monde à l'aise et qu'ils y prennent un soin discret. C'est très agréable. Par contre, Bruno peut se montrer plus exigeant envers Denis qu'envers nous tous. Il connaît tellement son frère qu'il sait lorsque Denis n'a pas donné le meilleur de lui-même. Et inversement.

Racontez-nous l'ambiance du tournage...

J'ai souvent eu l'impression d'être au spectacle. Quand Séverine, mon personnage, accompagne Alexandre dans son appartement et qu'elle le regarde en train de planquer les jouets de ses enfants, je me sentais chez Buster Keaton, je voyais Pierre Richard...

Et quand elle danse un slow dans les bras d'Arcimboldo devant la voiture qui refuse de la reconnaître, Bruno était tellement émouvant que j'étais bouleversée : quand on tourne avec des acteurs comme Denis et lui, la magie de l'instant opère- une douceur, une tendresse... Cette scène, qui arrive un peu comme un cheveu sur la soupe, comme cela arrive souvent dans la vie, est l'une de mes préférées. Ce slow dans la rue, c'est rien et c'est tout. Ca touche au cœur.

Est-on conscient sur l'instant de la poésie ou de l'humour que dégagent ces séquences ?

On ne cherchait jamais l'effet. Bruno, Denis et moi étions totalement sincères dans tout ce que nous avons à jouer. Il m'est arrivé d'être au bord de craquer face à certaines situations que Séverine doit gérer. J'ai adoré ce tournage. On n'avait pas le temps d'avoir le temps - comme toujours sur les films d'auteurs- et donc, on était constamment dans le film, dans son propos ; on était dans le ton. Tout cela dans une immense joie de vivre et une immense cohérence : on est comme des enfants sur les tournages de Bruno. On rit autant qu'on travaille, avec un mélange d'extrême précision et de très grande liberté. Il vous fait une totale confiance mais c'est lui qui tient le bateau.

Vous venez de passer à votre tour derrière la caméra ...

Et c'est sans doute grâce à des rencontres avec des gens comme lui. Elles vous grandissent. J'ai beaucoup appris des grands cinéastes avec lesquels j'ai eu la chance de travailler et des méthodes très différentes qu'ils avaient chacun de me diriger et de me mettre en valeur. J'espère les avoir mises à profit.



ENTRETIEN AVEC DENIS PODALYDÈS

C'est la première fois que Bruno et vous tenez des rôles d'importance équivalente dans un de ses films...

C'est un désir que nous avons depuis toujours. Cette façon de jouer à deux a commencé dans la petite enfance. Dans ses premiers films, Bruno s'est concentré sur la réalisation, mais l'idée et l'envie de jouer était bien là- d'ailleurs, dès Versailles Rive-Gauche, il interprète un rôle. Chaque fois qu'il se lance dans l'écriture, on commence par jouer ensemble, sous forme d'improvisation : moi, je joue presque toujours le personnage qui m'est échu et lui tous les autres. J'ai un immense plaisir à jouer avec Bruno- j'adorais notre couple dans « Liberté-Oléron » ou dans « Adieu Berthe ». J'attends aussi ses films pour ça : retrouver dans l'enceinte sérieuse d'un film le pur plaisir d'enfance commencé il y a plus de cinquante ans. J'aimerais jouer un couple de flics avec lui maintenant, et qu'il fasse un polar.

Vous avez régulièrement collaboré aux scénarios de Bruno. Quelle est votre part dans celui-ci?

Ma part est toujours modeste, mais déterminante, oserais-je dire, notamment dans celui-ci où car j'étais son premier sparing-partner. Dans « Les Deux Alfred », très tôt il était clair que nous étions les deux personnages. Un couple qu'on retrouve — sans l'avoir vraiment décidé — dans plusieurs films, avec une répartition assez claire des tâches et des caractères : je suis le naïf, prisonnier d'une situation qui le dépasse, et il est tantôt le malin qui en profite, sans toutefois me nuire, bien au contraire (« Liberté-Oléron »), tantôt l'aide providentielle, comme ici, tout en paraissant légèrement louche. Mon personnage a toujours besoin de lui, finit par s'y attacher jusqu'à la dépendance, et son personnage l'accepte, comme un père transitoire de substitution. C'est probablement lié à sa place d'aîné. Bruno me précède dans la vie de deux ans et j'ai dû souvent déduire de cette différence d'âge qu'il marchait devant moi et m'ouvrait la voie.

Lequel de Bruno ou de vous a le plus de fantaisie dans l'écriture ? Je pense à ces scènes dans la voiture, avec Isabelle Candelier, les deux pilotes et leur chat, la préparation du petit déjeuner ...

La plupart des idées sont les siennes, sauf la préparation du petit-déjeuner, qui vient de la façon dont je préparais le petit-déjeuner de mon fils. Et encore, c'est lui qui a transformé ce fait en moment comique. La fantaisie c'est lui, incontestablement.

Alexandre, votre personnage, est un papa poule. Dans ce domaine, il vise l'excellence...

Oui, d'ailleurs à ce point de vue, il me ressemble beaucoup : il est un vieux jeune père. Très angoissé à l'idée de mal agir avec et pour ses enfants, se sentant un peu coupable toujours — de quoi d'ailleurs ? — de mal faire, d'être trop loin d'eux dans le temps... (Il n'oublie pas qu'il les connaîtra peu dans leur âge adulte.) Notre père nous a eus très jeune et nous avons, enfants, le sentiment d'une très grande proximité avec lui- il jouait beaucoup avec nous, était lui-même un peu enfant... Alors oui, la paternité tardive d'Alexandre est la première de ses ambitions et de ses inquiétudes. Et il veut reconquérir sa femme en se montrant à la hauteur de cette paternité.

Devant le banquier, il insiste sur ses points forts : honnêteté, gentillesse, indulgence. Puis, lors de son entretien d'embauche, il se risque à ajouter celui du « goût du délire ». Il est confondant de candeur.

Il y a toujours le risque que le personnage paraisse trop bête, trop peu crédible. Mais il sait ce qu'il fait, consent même à son propre décalage, qui lui permet de surprendre et d'augmenter ses chances. Il cherche aussi à se conformer au langage en vigueur autour de lui, sans savoir le manier. Mais il veut se montrer « plastique », capable de s'adapter, de se « ré-initialiser », « faire reset ». Je trouve touchant cet homme qui, postulant pour un emploi dans une start up, avance des qualités de gentillesse et d'indulgence : le contraire d'un chef. Personnellement, l'indulgence est la maîtresse des qualités. Je me suis beaucoup amusé dans cette scène.

On se rend vite compte que, derrière des mots pompeux et très anglicisés, les activités de The Box se résument à une simple société de conseil en communication. Et que l'aura du patron tient plus du narcissisme et de l'abus de pouvoir que d'un management efficace.

Il y a quantité d'entreprises qui fonctionnent ainsi. J'ai remarqué que ce langage s'était mis à fleurir dans les bouches, même autour de moi : je me rappelle le très léger choc psychique que j'ai ressenti en entendant une personne que je connais bien parler sans ironie ni distance des process... L'idée d'utiliser ce langage est venue assez tôt : un jour Bruno est arrivé avec une sorte de dictionnaire du langage high-tech : une mine. Ça peut se parler vraiment comme une langue étrangère. J'ai l'impression que ça s'est intensifié avec l'arrivée au pouvoir de Macron. Il me semble que dans son équipe de campagne, ça parlait beaucoup ainsi. C'est une langue qui donne à celui qui la parle une absurde illusion de contrôle, de pouvoir, de rapidité et de précision mathématique. Pur langage de domination. Il est nécessaire de s'en moquer et de faire naître chez ceux qui la parlent le sentiment de leur ridicule.

Quelle est votre attitude vis-à-vis de tous ces objets connectés qui nous envahissent ?

J'ai toujours eu du mal avec les objets techniques. Bruno dans ce domaine a toujours été mon initiateur. Il adore manipuler ces objets, non pas pour lui-même ou par croyance, mais à des fins de comédie, comme cet écran-web qui se déplace tout seul à la fin du film. Je me souviens de son bonheur quand il en a fait la trouvaille. Et moi j'adore le voir multiplier dans le décor et l'action ces objets qui recèlent un tel pouvoir comique, quand on les détourne légèrement de leur usage sérieux. Le film a bien sûr été tourné sans que nous n'ayons la moindre conscience de l'application accrue de ces outils avec le confinement...

Le trio que forme Alexandre avec Séverine et Arcimboldo est à la fois très disparate et très homogène. Dans cette histoire, chacun joue son va-tout...

Oui, je pense que Bruno est parvenu à une alchimie équilibrée avec ces personnages, alors qu'au moment où j'ai travaillé avec lui, l'histoire était encore très floue. On savait que Séverine devait d'abord apparaître comme une redoutable chef high-tech, devant laquelle je devais trembler. Bruno a ensuite longtemps travaillé tout seul et c'est là que ça s'est noué, dans son esprit. Il faut que ça passe par sa propre rêverie, sa propre fantaisie au sens ancien du terme.

L'amitié avec Arcimboldo puis la solidarité développée avec le personnage de Séverine, également mère, sont autant de boucliers contre l'inhumanisation galopante dans laquelle ils sont plongés. Et la force de ce message de solidarité est qu'il passe par le rire et la poésie. Diriez-vous que c'est une des forces de la culture ?

Force de la culture, force de la comédie, force des acteurs et actrices, force du jeu sous toutes ses formes, force du cinéma, du théâtre. Les comédies, si elles ne spéculent pas sur la bêtise des vieilles recettes, si elles évitent le rire cynique et grossier, ont une grande et joyeuse force subversive et émancipatrice. Ça remonte à loin, à très loin.

En dénonçant l'ubérisation du monde du travail et le côté périssable des salariés, et sous son air léger, « Les Deux Alfred » a un aspect éminemment politique ...

Je ne sais jamais bien répondre à une question quant au contenu politique des films, que ce soit pour celui-ci, tous ceux de mon frère, ou d'autres. Il me semble que ça ne peut pas être un moteur de comédie ou de fiction, en soi. Ça me rappelle un type qui, un jour, me dit qu'il entreprenait un film sur la mondialisation. « Ah, d'accord, très bien », lui avais-je vaguement répondu. Des mois plus tard, il n'avait pas réussi à avancer d'un pas. Mais pour en revenir à notre film, dans l'écriture, on peut sans doute dire que ça se charge, peu à peu, d'un contenu qui s'avère politique. Ou alors, disons que dès qu'on décide de faire un film qui se passe aujourd'hui, dans des situations contemporaines réalistes, ça touche au politique, aux questions problématiques de notre vie en société. Mais c'est Bruno qui écrit le film, qui en choisit le sujet, l'axe, le style, moi je fournis de la matière, tout ce que je peux et il en fait ce qu'il en veut. Alors c'est lui qui répondra mieux à la question...

Comment avez-vous construit votre personnage d'Alexandre ? Comment se passe la collaboration avec Bruno à ce stade ?

Mélange d'intuition personnelle et d'entretien constant avec lui. J'ai des bouts de phrase ou de situation qui peuvent me venir comme ça, un matin, je les note, ou non, puis je les fais passer dans le tamis de nos échanges. On voit comment ça réagit. Ça prend ou ça ne prend pas. Certaines intuitions s'avèrent fructueuses, d'autres non. Mais ça passe toujours par notre échange. Après les improvisations, Bruno écrit, condense, corrige, transforme, développe, invente d'autres scènes, rédige véritablement le scénario. Le personnage que je vais jouer, c'est aussi lui.

Et durant le tournage ?

Très peu d'improvisation au tournage, sinon de manière concertée et à la demande de Bruno. Là je suis un acteur parmi d'autres, je suis ses indications, je ne collabore en rien à la réalisation. Je propose des choses, mais uniquement dans le cadre proposé. Les tournages sont aussi trop serrés maintenant pour qu'on se permette de sortir du cadre.

Il y a toujours, dans les films de Bruno Podalydès, une légèreté, une poésie et un humour de chaque instant. En est-on conscient quand on tourne ?

Oui et non. On tourne, ça va très vite, c'est très serré dans le plan de travail, on n'a pas vraiment l'impression d'être là pour rigoler. Il faut avancer. En même temps, je sens toujours l'humour partout, dans l'esprit de Bruno, dans la tête des acteurs, dans la joie profonde que je ressens, l'émotion enfantine et la légèreté que j'éprouve à voir se mettre en place les scènes, mesurant la justesse et la drôlerie des choix opérés par Bruno. Et les partenaires me renvoient souvent cette impression : Sandrine, Yann, Michel, Philippe, Patrick... Ils s'amusent et on s'amuse énormément tout en travaillant comme des brutes. Mais aussi l'équipe. Il y a toujours sur le plateau de Bruno une gaîté de fond, même les jours où le travail est dur.

Sandrine Kiberlain raconte que, sur le plateau, Bruno peut se montrer plus dur à votre égard qu'avec les autres comédiens ...

Je sais exactement ce qu'il attend et ce que j'attends. Il sait et je sais si on y est ou non. Pas besoin de circonvolution. Je sais exactement quelle mine il a quand il n'est pas satisfait. Selon sa fatigue, il peut parfois prendre moins de gants avec moi qu'avec un autre, mais je ne m'en formalise pas. Et moi-même avec lui, peut-être ne suis-je pas toujours aussi patient et d'égale humeur que je pourrais l'être avec un autre réalisateur. Mais je ne me pose même pas la question, ça va de soi, nous nous comportons ainsi depuis si longtemps.... Et je préfère qu'il soit direct, qu'on ne perde pas de temps si ça n'est pas bien. J'ai besoin qu'il me pousse, me bouscule. Une scène de comédie n'est jamais gagnée d'avance. On travaille. Ça passe par des moments de remise en question.

Vous n'aviez pratiquement jamais tourné avec Sandrine. Parlez-nous de cette collaboration.

On s'était croisés dans quelques films sans jamais avoir de vraie scène ensemble. Je connais aussi Sandrine depuis de longues années par sa grande amie depuis le Conservatoire, Florence Viala, qui est à la Comédie-Française, avec qui j'ai beaucoup joué. (D'ailleurs, un réalisateur, mon frère ou un autre, serait bien avisé de les réunir dans un film !) Je dis cela parce que ce sont deux actrices avec qui j'ai connu certaines des plus grandes émotions de jeu que j'ai pu éprouver, notamment dans la comédie. Le rêve. Sans doute parce que nous avons des esprits et des humeurs voisins, une culture assez proche sans être semblable ni fermée. Je remarque que les grandes actrices — ou les grands acteurs — ont une capacité rare à se fondre dans différents styles. Autant que de qualités actives ou « émettrices », (talent, énergie, humour, naturel, technique, acuité artistique, etc,) leur génie est fait d'une incroyable combinaison de qualités passives ou « réceptrices » : faculté d'adaptation, disponibilité, plasticité, humilité, compréhension profonde des êtres, intelligence rapide. Regardez Sandrine, comme elle est à l'aise et inventive dans les univers aussi différents de Rochant, Dupontel, Jeanne Herry ou Bruno, entre autres, c'est extraordinaire...

Quelle est votre scène préférée dans le film ?

La préférée, je ne sais pas. Je me souviens de la première scène tournée le premier jour, avec le banquier, interprété par Michel Vuillermoz, avec qui j'aime aussi tant jouer. J'ai senti au plaisir qu'on prenait tous à tourner cette scène qu'on partait bien. Ça s'est fait assez vite, une petite matinée, Michel était irrésistible, je me sentais bien, Bruno avait l'air aux anges. Je me souviens aussi de la rencontre avec Bruno-Arcimboldo, tout au début du film, on l'a faite aussi dans les premiers jours, très rapidement, ça faisait du bien, comme de refaire du ping-pong après cinq ans (Ça fait toujours cinq ans qu'on n'a pas fait de ping-pong, comme dit Dubillard), on se rend compte qu'on n'a pas perdu le coup de main...

Bruno Podalydès s'entoure presque toujours de la même équipe. Qu'est-ce qu'induit cet esprit de famille supplémentaire sur ses tournages ?

Cet état de travail dans la gaîté et de gaîté dans le travail tient aussi au sentiment familial qui naît et renaît spontanément au début des tournages, quand on retrouve les vieux amis (acteurs ou techniciens), qu'on n'a parfois pas vus depuis longtemps, quand on en découvre de nouveaux au milieu des anciens... (très important qu'il y ait toujours des nouveaux !), quand les nouveaux sympathisent avec les anciens, etc. Le grand avantage des familles de cinéma, c'est qu'elles n'ont pas la pesanteur des familles biologiques. Je crois que Bruno n'aime pas faire de casting. C'est un temps qui ne lui est pas très agréable. Et quand il écrit, il pense très vite à l'un ou l'autre de « ses » acteurs. Et il aime l'idée de les retrouver. C'est quelque chose qui lui est intime et propre.

Vous avez tourné trois films l'an dernier, joué au théâtre, mis en scène, écrit ...On dit que vous songez aussi à passer à la réalisation. Comment gère-t-on cette boulimie de travail ?

Passer à la réalisation n'est pas encore d'actualité et je me demande si ça le sera un jour. Mais j'aimerais bien. Je n'éprouve pour ma part aucune boulimie. Je ne me sens pas compulsif. J'appartiens à la Comédie-Française qui me prend 80% de mon temps. J'aime aussi mettre en scène et j'ai la chance que le Théâtre des Bouffes du Nord m'aide et m'incite à proposer des spectacles. Des opéras me sollicitent également et j'adore mettre en scène à l'Opéra. J'aime faire du cinéma et j'ai la chance qu'on m'en propose. Mon frère et mon meilleur ami sont réalisateurs. J'ai des amis auteurs ou autrices qui font appel à moi. Sans parler de l'exercice des lectures publiques ou enregistrées que je considère aussi importantes que les pièces ou les films. De l'extérieur, ça fait boulimique. De l'intérieur, c'est du temps organisé, de la réflexion, de la curiosité et du désir pour la diversité, voire la contradiction des formes artistiques, et pour les artistes eux-mêmes. Ça fait beaucoup, je ne suis pas du tout fier de ça (la quantité), je m'en lasse parfois, je cherche du temps vide, je dis non plus souvent que je ne dis oui, mais c'est comme ça. Il y a quelques années, je disais : que voulez-vous, j'aime jouer, tout, tout le temps et partout. Je dirais juste aujourd'hui : j'aime jouer, j'aime voir jouer, j'aime le théâtre, j'aime le cinéma, en faire et en voir, j'aime la lecture et l'écriture aussi. Tout ça passionnément. Mais je le répète : pas de boulimie. D'ailleurs, le confinement, qui a grippé tout ça, bien sûr, n'a pas en moi suscité de manque, bien au contraire.



ENTRETIEN AVEC BRUNO PODALYDÈS

D'où est née l'idée du film ?

D'une envie assez ancienne de raconter l'histoire d'un homme obligé de cacher sa paternité pour trouver du travail. A l'époque, j'étais moi-même père de deux enfants en bas âge et j'avais senti que ce pouvait être un ressort de comédie assez fort. J'imaginai cet homme en train d'extirper de sa poche un joujou de bébé en pleine réunion, de se mettre à fredonner machinalement une comptine...des situations très drôles... Et puis Denis est devenu père à son tour et j'ai eu envie de reprendre cette idée avec lui. On a commencé à travailler ensemble, à improviser quelques scènes, et puis on a dévié vers une histoire qui ne nous correspondait plus. J'ai donc repris le scénario en me concentrant sur le monde de l'entreprise.

Dès les premières improvisations avec Denis, vous saviez déjà que vous tiendriez tous les deux des rôles importants ?

Oui. Sous l'impulsion de mon producteur, on a même envisagé d'interpréter deux frères. Mais j'ai préféré qu'Alexandre et Arcimboldo se rencontrent au début du film, quitte à ce qu'ils nouent entre eux plus tard une amitié quasi fraternelle. De même, j'avais déjà en tête le trio qu'ils formeraient avec Sandrine. J'avais adoré jouer avec elle dans « Comme un avion » ; Sandrine a une intelligence des situations qui permet toutes les variations. J'étais sûr que le courant passerait entre nous trois.

Professionnellement, les personnages ont une marge de choix réduite : être salariés, comme Séverine et Alexandre, au prix de gros sacrifices; ou privilégier une soi-disant liberté en se soumettant, comme Arcimboldo, aux règles de l'ubérisation.

Ce sont trois cinquantenaires avec les trois types de conséquences que cet âge peut avoir dans le monde du travail. Le premier, Alexandre, qui travaillait dans une imprimerie, n'a plus de boulot : son métier n'a plus lieu d'être, il est complètement déclassé. Le deuxième, Arcimboldo multiplie les petits boulots à coups d'applis. La dernière, Séverine, seule à être encore salariée comme cadre supérieure dans une start-up, est confrontée à la montée des nouvelles techniques de management et la poussée des jeunes générations.

Et son sort n'est pas spécialement plus enviable...

Non, parce qu'elle doit s'adapter en permanence pour garder le « leadership » et faire mine de s'impliquer dans des tâches et des objectifs dont au fond, elle se fiche. Sous des airs cassants, on voit qu'elle est mal à l'aise avec ce langage ; cela se manifeste par une manière maladroite de prononcer certains mots, une autorité trop appuyée... Elle s'accroche pour rester à flots ; si elle coule, c'est une catastrophe.

On comprend mal la fébrilité de cette entreprise qui évoque davantage une société de communication qu'une start-up en plein essor.

C'est une filiale de filiale avec un siège social à Londres. Malgré des apparences très cool, - « Tu fixes ton salaire, tu poses tes vacances quand tu veux » les gens sont tenus d'atteindre des objectifs opérationnels constamment réévalués à la hausse et des mises en concurrence avec d'autres entreprises qui n'ont pas forcément à voir avec la leur, c'est ce qu'on appelle « le benchmarking ». Ce sont les mêmes techniques de comparaisons chiffrées qu'on applique aujourd'hui aux hôpitaux ou à la police. Je recommande la lecture du livre : « Benchmarking: l'État sous pression statistique » d'Emmanuel Didier et Isabelle Bruno pour bien comprendre cette lame de fond qui gagne tous les secteurs économiques, y compris publics.

Paradoxalement, le décor dans lequel évolue le trio évoque celui de Bisounours : fontaines de bonbons, chaises longues, trampolines et tables de ping-pong dans la start-up où travaillent Alexandre et Séverine ; voitures-jouets dans lesquelles Arcimboldo convoie ses passagers, drones en forme de parachutes pour la livraison des colis...

En visitant un certain nombre de start-up pour les repérages, j'ai vraiment eu l'impression de rentrer dans le monde de Pixar ; il n'y avait pas de fontaines de bonbons mais beaucoup de baby-foot, de tables de ping-pong... Tout juste s'il n'y avait pas des piscines à boules. Ce sont des espaces régressifs, très infantilissants qui correspondent, me semble-t-il, à des buts de management très pensés qui peuvent remplacer le paternalisme d'autrefois.

Cela donne lieu à une scène irrésistible lors de l'entretien d'embauche d'Alexandre. Aymeric, le patron, lui donne le sentiment qu'il joue son avenir en choisissant tel ou tel bonbon dans la fontaine... Encore une technique de management ? Une méthode pour évaluer une forme d'immaturation ?

Tout peut être retourné contre vous. Alexandre choisit un carambar et, dans la suite de la scène qu'on a coupée, Aymeric lui demandait de lire la blague. C'était assez drôle parce que la blague ne le déridait pas du tout.

à côté de la puérilité ambiante, les employés doivent constamment se colleter aux machines. Les réunions sont en conf'call, les Galette des Kings, ces débriefings, où l'on requiert -tardivement- leur présence, se déroulent devant un écran-web... On a le sentiment -d'autant plus exacerbé après la période du confinement- que la fiction est déjà presque en deçà de la réalité.

Et vous avez raison. Je n'aurais jamais imaginé pouvoir filmer le « Weboot », cet écran qui se balade physiquement entre les bureaux – c'est un appareil qui a été conçu pour mener des conférences avec l'étranger et qui permet de visiter un lieu à distance. Moi, j'avais prévu un petit drone de surveillance piloté par Aymeric. C'est au cours d'une visite dans une start-up que j'ai découvert cette matérialisation d'un homme à distance, enfermé dans une machine. Le comique saute aux yeux. Mon plaisir a été de chercher comment dans le film détruire cette machine. J'ai imaginé plusieurs moyens : une chute dans un escalier, une barre qui le décapite, une noyade... et finalement, je l'ai tout simplement bloqué bêtement sur un trampoline.

Vous semblez avoir pris beaucoup de plaisir à utiliser le charabia managérial dont se gargarisent les employés de « The box ». Et dont Arcimboldo peut, lui aussi faire usage à ses heures...

Parce que tout notre langage en est imprégné et encore plus dans les entreprises au rayonnement mondial. Au lieu de dire : « Je te fais suivre un mail », on dit : « Je te le forward », à cause de la fonction forward au menu de l'ordinateur. Les gens disent maintenant qu'ils sont en « mode vacances », ou en « mode travail ». Nous-mêmes commençons à nous prendre pour des machines.

Vous prenez le parti d'en rire -et de nous faire rire- alors que le constat est quand même glaçant.

On dit souvent qu'il n'y a plus de pilote dans l'avion mais y-a-t-il juste un cockpit ? Le philosophe Bernard Stiegler, disparu récemment tentait de nous alerter sur ces algorithmes qui nous gouvernent, comment ils prolétarisent peu à peu notre société en assujettissant aussi les cadres à des protocoles dictés par des ordinateurs dont ces derniers n'ont pas le pouvoir de modifier ni l'objectif ni la méthode. La machine impose son « process » et on la subit tous, même à un niveau hiérarchique élevé. Cela crée des situations irrésistibles et terriblement angoissantes. C'est toujours assez drôle d'être dépossédé par un engin. On voit déjà ça dans « Playtime », de Tati: un gars pilote un ascenseur doté d'un tableau de bord auquel il ne comprend rien et l'ascenseur n'en fait qu'à sa tête. Dans « Les Deux Alfred », c'est la voiture autonome qui refuse de reconnaître Séverine, qui conduit toute seule, et décide unilatéralement d'aller se recharger en électricité. Ceux qui créent des algorithmes subissent eux-mêmes d'autres algorithmes. L'humour permet d'éviter le manichéisme, car bien sûr, on est tous impliqués dans cette dépendance, même s'il ne faut pas oublier que ce pouvoir que l'on accepte des machines fait évidemment le jeu de certains.

L'humour, vous l'enveloppez toujours de beaucoup de poésie : ce sont ces portables qui s'échangent leurs coordonnées en s'embrassant, ces petits drones en forme de parachute qui livrent les colis...

Si l'humain se machinise, les machines s'humanisent, du moins en apparence. Les ColiBirds, sont nés des trottinettes qui envahissent les villes, banalisées et maltraitées, et pour lesquelles des gens, les « juicer », se chargent de les ramasser, de les recharger pour cinq euros pièce.

Il y a aussi beaucoup de passages burlesques – ce coursier au bord de l'asphyxie qui vient livrer un pli et manque s'écrouler de fatigue.

Tout est dit dans cet essoufflement. C'est mon fils aîné qui la joue. Lui voir un tel regard perdu m'a cueilli.

Et beaucoup de tendresse : l'amour qu'Alexandre donne à ses enfants, l'association du trio redonnent un peu de douceur à ce cauchemar.

On sait bien qu'en associant ses forces, on arrive à résoudre les problèmes. Mais peut-être ne le sait-on pas encore assez ? J'étais heureux de voir comment les gilets jaunes renouaient avec la politique.

Comment parvient-on à doser un tel mélange de drôlerie, de cruauté et de poésie.

J'écris au moins six ou sept versions du scénario avec une obsession : faire court.

Eviter le pathos ? Il n'y en a aucun dans vos films.

Même si je voulais, je n'y arriverais pas. Mais vous savez, j'admire Ken Loach ou les frères Dardenne qui nous bouleversent avec beaucoup de netteté et de pudeur.

Revenons à Arcimboldo, votre personnage. C'est le plus optimiste du trio mais pas le mieux loti. Il court après les étoiles que lui attribuent ses clients, est disponible non stop, mais continue de se proclamer libre...

Il ne se décourage pas et se donne l'illusion d'une certaine liberté. On entend beaucoup ça chez les gens qui font ces boulots : « Je me déconnecte quand je veux ! ». Arcimboldo croit être autonome. En réalité il est payé à la tâche.

On va jusqu'à le rémunérer pour défiler dans les manifestations à la place d'autres, échaudés par la violence. Vérité ou pure invention ?

J'ai découvert après le tournage qu'il y a maintenant des personnes qui délèguent d'autres personnes pour faire ça, on les appelle des « messagers ». Ce film est un film de « futur proche » : la réalité risque de le rattraper très vite. Regardez les visioconférences qui se sont généralisées avec la crise sanitaire.

Etait-ce important pour vous de dépeindre des quinquagénaires ?

J'ai toujours réalisé mes films en fonction de l'âge que j'avais et des découvertes et impressions du moment. J'avance avec mon point de vue, c'est une question pour moi d'honnêteté et de sincérité.

Même si dans mon activité je suis relativement à l'abri, je ressens la prise de conscience, assez violente, qu'éprouve les plus de cinquante ans quand ils commencent à sentir qu'ils ne font plus partie des gens opérationnels.

Au-delà de la comédie, il y a une dimension politique dans « Les Deux Alfred »...

Forcément, mais je ne voudrais pas que cela soit explicite. J'espère seulement que le rire ou le sourire puisse aider les spectateurs à percevoir des faits bien réels. Disons qu'il y a le constat et la politique peut-être la solution.

Pourquoi avoir attendu si longtemps avant de faire vraiment l'acteur à 100% dans vos films ?

J'étais très admiratif de voir mon frère s'épanouir comme comédien ; cela m'impressionnait beaucoup et, même si je me suis quand même donné un petit rôle dès « Versailles Rive-Gauche », il m'a fallu du temps pour prendre confiance et accepter de faire l'acteur. Et puis ce n'était pas mon but. Encore aujourd'hui, je me sens d'abord réalisateur.

Sur le plateau, c'est une difficulté supplémentaire ? Un plaisir ?

Indépendamment du marathon physique qui oblige à être au four et au moulin, c'est un plaisir. Bizarrement, je me sens parfaitement réalisateur quand je joue, je vois la scène alors que je suis dedans, je ne me sens pas complètement abandonné au rôle d'acteur. Truffaut disait qu'on mettait en scène de l'intérieur et c'est vrai : on imprime un rythme, une note... Je n'ai pas besoin d'aller voir une scène au combo quand j'ai joué dedans : je l'ai sentie, je l'ai vue dans le regard des uns et des autres.

Dans « Les Deux Alfred », Arcimboldo, votre personnage, c'est vraiment l'homme providentiel qui secoure - avec plus ou moins d'efficacité- les deux autres membres du trio. Tandis que Denis est plutôt le candide. Il dit que vous vous êtes toujours réparti les rôles de cette façon...

On n'échappe pas aux schémas familiaux, on les répercute malgré nous. J'étais perçu comme le scientifique, lui était le littéraire. J'étais l'aîné, donc le sérieux, il était le comique. C'est difficile de se départir de ce genre de cases.

D'autant qu'elles collent manifestement à d'autres habitudes. Ces improvisations que vous faites avec lui et qui nourrissent vos films sont quand même le prolongement des jeux de votre enfance. Gardez-vous aujourd'hui cette dimension enfantine quand vous vous livrez à cet exercice ?

La légèreté et la spontanéité sont toujours là. La liberté. On peut jouer une scène pendant une heure sachant, qu'à l'arrivée, il n'en restera que quatre répliques. On peut sortir des trucs énormes qui n'ont éventuellement rien à voir avec l'histoire ou qui sont totalement contradictoires avec le sens qu'on veut lui donner. Alors qu'en tant que scénariste, je pense davantage à l'avancée du récit, Denis a, par exemple, le don de sortir des répliques incongrues, complètement hors du contexte, des trucs gratuits, parfois un peu débiles, mais qui donnent une imprévisibilité que j'aime beaucoup. Sur « Les Deux Alfred », alors qu'on simulait l'entretien d'embauche, il me sort : « J'aime bien partir en sucette ». On ne voit jamais quelqu'un se vanter d'un truc pareil en phase de test. Malgré notre passé de Versaillais, Denis peut être parfois complètement désinhibé et exprimer tout ce qui lui traverse l'esprit. Je trouve ça merveilleux.

Comme presque toujours, vous invitez deux nouveaux acteurs dans votre équipe : le magicien Yann Frisch, qui joue Aymeric, le patron de The Box, et Luàna Barjami, qui joue la fille de Séverine.

C'est un plaisir d'inviter de nouveaux acteurs à chaque film.

Pour Aymeric, je me suis demandé quels étaient les jeunes que j'admirais aujourd'hui, même s'ils ne sont pas acteurs, et j'ai pensé à Yann dont j'aime la magie et surtout la pensée qu'il en a. On s'est rencontré, il a joué une scène et j'ai immédiatement senti son humour et vu qu'il serait à l'aise sur un plateau ; à cause de l'aplomb et du culot que donne la magie. J'avais trouvé Luàna épatante dans « Ibrahim », le premier long métrage de Samir Guesmi (en salles le 9 décembre). Sa maturité, sa simplicité et sa vivacité traversent l'écran.

Comment travaillez-vous avec vos acteurs en amont puis sur le plateau ?

Hors projet, je discute avec eux, je les regarde. Je me souvenais que Sandrine m'avait fait rire quand elle imitait quelqu'un qui se retient de bailler. Je lui ai demandé de le jouer dans le film.

Une fois sur le plateau, comme dans la vie, j'ai des rapports très différents avec les uns et les autres. Il y a des comédiens que je vais aller voir à chaque prise parce qu'ils ont besoin d'être relancés ; d'autres, au contraire, auxquels je ne dis rien parce que je devine leur approche. J'essaie d'être le plus près d'eux possible, et d'être encourageant. Et ce qui est rassurant est que je peux tourner de nombreuses prises tant je pense que les choses peuvent encore s'améliorer.

Vous dites souvent que vous n'aimez pas répéter...

Je ne l'ai fait que sur mon premier film. Par contre, j'accorde beaucoup d'importance à la mise en place du matin ; un moment où tout est encore ouvert, où l'imprévu peut s'inviter. C'est à la fois la partie la plus difficile et la plus magique. Bien sûr, je ne découvre pas tout en arrivant sur le plateau. J'ai découpé la scène avec le chef opérateur, l'assistant et la scripte, je sais globalement comment je vais la filmer. Mais tout cela s'est fait sans les comédiens. Or, j'ai besoin de voir leur rapport entre eux et dans le décor : se sentent-ils mieux debout ou assis ? J'essaie de voir comment le dialogue nourrit les mouvements, je tends mes antennes pour entendre les réactions des uns et des autres. Le fait d'être dans le lieu, dans la lumière, dans l'instant, dans l'urgence de tourner nous libère. Souvent tout se débloque et semble évident.

Est-ce vrai que vous pouvez vous montrer dur envers Denis ?

Je ne crois pas être dur avec lui. Je suis direct. Je peux juste lui dire en fin de prise : « T'as le col de travers » Parce qu'on est entre frangins, quoi ; il y a ce truc d'immédiateté. Et je le complimente moins que les autres parce que je suis persuadé qu'il a conscience que ce qu'il fait est bien. Donc j'oublie de lui dire- ça me paraît évident qu'il a pigé-, ou je lui lance juste un petit regard pour lui montrer que je suis content. En fait, il a sûrement besoin comme tout le monde d'être encouragé. Quand j'ai reçu mon premier César pour « Versailles Rive Gauche », j'ai remercié beaucoup de monde. Tout le monde, sauf Denis. Je suis sorti en réalisant mon oubli : « Mais c'est dingue ! Tu n'as pas dit merci à la personne à qui tu dois le plus et qui t'es si proche ». J'étais comme un coureur qui gagne une course à pied et qui sur le podium ne pense pas à remercier ses jambes, ou sa tête.

Après « Bécassine », c'est la deuxième fois que vous faites appel à Patrick Blossier pour la direction de la photo.

J'aime énormément travailler avec lui. Patrick n'a pas seulement l'intelligence de l'image, il a celle du film. C'est un homme discret, réfléchi, pragmatique, et c'est un sacré point d'appui. Je tiens toujours compte de ces remarques quand nous préparons le film : s'il me fait part d'une chose qu'il ne comprend pas, je le prends au sérieux. Le besoin de clarté est absolument nécessaire en comédie. Si les gens ne comprennent pas, ils ne rient pas.

Vous faites appel à plusieurs titres de Daft Punk

Je les remercie vivement de me permettre de poser leur musique sur mes images. J'avais d'ailleurs déjà utilisé un de leur morceau dans « Comme un avion ». Leur palette est immense, entre humour et puissance. Ils interrogent beaucoup à leur manière le rapport homme-machine. J'en suis même parfois terrassé. Ici pour la scène de « coming-out » à la fin du film, on entend « Veridis Quo » où ils marient là encore des contraires : une mélodie simple et mélancolique qui prend de l'ampleur et se met inexorablement en marche. Et puis la version de Daft Punk reprise en style country par The Banjo Lounge 4, pour la quête nocturne des ColiBirds montre que c'est le propre des grandes musiques de pouvoir être déclinées dans des genres très différents.

« Versailles Rive-Gauche » et « Adieu Berthe » avaient été sélectionnés dans des sections parallèles. Malgré la conjoncture qui a empêché les projections au Palais des festivals, c'est la première fois qu'un de vos films fait partie de la sélection officielle cannoise.

Même sans tapis rouge, l'effet Cannes a eu lieu. Les cinquante films qui ont été choisis ont quand même reçu sa lumière ; un coup de flash et d'intérêt pour les voir... J'ai bien aimé que le Festival ne soit pas annulé au sens strict, qu'il se prolonge virtuellement dans les esprits. Et j'ai aussi apprécié que ces films retenus ne soient pas en compétition, qu'il n'y ait pas de hiérarchie entre eux selon qu'ils se trouvent dans telle ou telle catégorie. Là, ils sont proposés à égalité.

Ce doudou, « Les Deux Alfred », qui donne son titre au film, c'est Denis et vous ?

On se l'est forcément dit. Mais ce pourrait être « Les Deux Affreux », ou « Les Malheurs d'Alfred », ce film avec Pierre Richard qui a marqué notre enfance. Mais il m'évoque aussi un bâton de relais qu'on se passe comme on se passe une responsabilité. Ou encore une chose plus familiale, plus intime. Un doudou, ça se trimballe, ça se ballote, c'est imprégné de tant d'odeurs, celles de l'enfant qui le possède, c'est comme un jardin secret.



LISTE ARTISTIQUE

DENIS PODALYDÈS	Alexandre
SANDRINE KIBERLAIN	Séverine
BRUNO PODALYDÈS	Arcimboldo
YANN FRISCH	Aymeric
LUANA BAJRAMI	Suzie
LESLIE MENU	Sarah
MICHEL VUILLERMOZ	Le banquier
JEAN-NOËL BROUTÉ	Le ventouseur
PHILIPPE UCHAN	Le chauffeur de VTC
ISABELLE CANDELIER	La femme d'affaire
PATRICK LIGARDES	Le Maire de Croisseuil
FLORENCE MULLER	La première adjointe de Croisseuil

avec la participation amicale de **VANESSA PARADIS**

LISTE TECHNIQUE

SCÉNARIO	BRUNO PODALYDÈS
AVEC LA COLLABORATION DE	DENIS PODALYDÈS
PHOTOGRAPHIE	PATRICK BLOSSIER
SON	LAURENT POIRIER - LOÏC PRIAN - CYRIL HOLTZ
DÉCORS	WOUTER ZOON
MONTAGE	CHRISTEL DEWYNTER
COSTUMES	DOROTHÉE GUIRAUD
1ER ASSISTANT RÉALISATEUR	QUENTIN JANSSEN
DIRECTRICE DE PRODUCTION	CLAIRE LANGMAN
PRODUCTRICE EXÉCUTIVE	MARTINE CASSINELLI
UNE COPRODUCTION	WHY NOT PRODUCTIONS, ARTE FRANCE CINÉMA
AVEC LA PARTICIPATION DE	CANAL +, OCS, ARTE FRANCE
AVEC LE SOUTIEN DE	LA REGION ÎLE-DE-FRANCE
EN ASSOCIATION AVEC	CINECAP 3, CINEMAGE 14
DISTRIBUTION FRANCE	UGC
VENTES INTERNATIONALES	WILD BUNCH INTERNATIONAL

BRUNO PODALYDÈS

Filmographie réalisateur

2019 BÉCASSINE !

avec Émeline Bayart, Karin Viard, Maya Compagnie, Denis Podalydès, Bruno Podalydès, Michel Vuillermoz, Josiane Balasko, Isabelle Candelier

2015 COMME UN AVION

avec Bruno Podalydès, Sandrine Kiberlain, Agnès Jaoui, Vimala Pons, Denis Podalydès, Michel Vuillermoz, Jean-Noël Brouté
Nomination au César de la Meilleur Actrice dans un Second Rôle pour Agnès Jaoui

2012 ADIEU BERTHE - L'ENTERREMENT DE MÉMÉ

avec Denis Podalydès, Valérie Lemercier, Isabelle Candelier, Catherine Hiegel, Michel Vuillermoz, Bruno Podalydès, Samir Guesmi
Sélection officielle Quinzaine des réalisateurs - Festival de Cannes 2012
Nomination au César du Meilleur Scénario 2013

2009 BANCS PUBLICS (VERSAILLES RIVE-DROITE)

avec Florence Muller, Denis Podalydès, Samir Guesmi, Bruno Podalydès, Olivier Gourmet, Patrick Ligardes, Laure Calamy, Chantal Lauby, Emeline Bayart, Hippolyte Girardot, Michel Vuillermoz, Josiane Balasko, Catherine Deneuve...

2007 VERSAILLES-CHANTIERS (DIEU SEUL ME VOIT - VERSION INTERMINABLE) (Série en six épisodes)

avec Denis Podalydès, Jeanne Balibar, Isabelle Candelier, Cécile Bouillot, Michel Vuillermoz et Jean-Noël Brouté

2006 PARIS, JE T'AIME (Film collectif)

avec Bruno Podalydès, Florence Muller
Sélection officielle Un Certain Regard - Festival de Cannes 2006
Sélection Festival du Film de Cabourg

2005 LE PARFUM DE LA DAME EN NOIR

avec Denis Podalydès, Pierre Arditi, Sabine Azema, Olivier Gourmet, Claude Rich, Michael Lonsdale, Zabou Breitman, Vincent Elbaz et Jean-Noël Brouté
Sélection officielle au Festival de Venise 2005

2003 LE MYSTÈRE DE LA CHAMBRE JAUNE

avec Denis Podalydès, Pierre Arditi, Sabine Azema, Claude Rich, Olivier Gourmet, Michael Lonsdale et Jean-Noël Brouté

2001

LIBERTÉ-OLÉRON

avec Denis Podalydès, Guilaine Londez, Patrick Pineau et Eric Elmosnino

1998

DIEU SEUL ME VOIT (VERSAILLES-CHANTIERS)

avec Denis Podalydès, Jeanne Balibar, Isabelle Candelier, Cécile Bouillot, Michel Vuillermoz et Jean-Noël Brouté

3 nominations aux César 1999

César 1999 du Meilleur Premier Long-Métrage

Prix du Public au Festival de Thessalonique 1998

Prix « Coup de Cœur » du Jury au France Italie Film Festival 1998

1994

VOILÀ (Court métrage)

avec Denis Podalydès

Sélection Festival de Venise 1994

1992

VERSAILLES RIVE-GAUCHE (Court métrage)

avec Denis Podalydès et Isabelle Candelier

César 1993 du Meilleur Court-Métrage

Sélection Festival de Cannes 1992

Prix SACD du Meilleur Scénario « Cinémas en France »

Prix du Public et Mention du Jury au Festival de Clermont-Ferrand

Prix du Jury et Prix de la Critique au Festival de Chamrousse

Propos recueillis par Marie-Elisabeth Rouchy

© 2020 WHY NOT PRODUCTIONS - ARTE FRANCE CINEMA

Photos : © Anne-Françoise Brillot - Why Not Productions